

Tocqueville et la noblesse

René Remond

Résumé

La réflexion de Tocqueville s'impose par son double caractère : comparatif et historique. La noblesse n'est pas pour lui une réalité étrangère : il est fier de ses origines sans être prisonnier du préjugé nobiliaire. Il distingue noblesse et aristocratie : celle-là est une caste fermée, celle-ci une élite ouverte aux talents. Le passage des sociétés aristocratiques aux sociétés démocratiques est le plus grand fait historique contemporain. Tocqueville distingue quatre cas de figure. Il n'y a pas d'exemple du mouvement contraire et Tocqueville exclut qu'une aristocratie puisse émerger aux États-Unis.

Aux origines de la Révolution Tocqueville analyse le rôle de la noblesse; il fut un des premiers à étudier la révolution aristocratique de 1787-1788. Il passe en revue les causes du déclin progressif de la noblesse, essentiellement son appauvrissement sur plusieurs siècles et son incapacité de trouver d'autres ressources liées à d'autres fonctions. S'il nourrit quelque nostalgie de l'ordre social traditionnel, Tocqueville sait que l'évolution est irréversible et que la noblesse a perdu le pouvoir.

Citer ce document / Cite this document :

Remond René. Tocqueville et la noblesse. In: Les noblesses européennes au XIXe siècle. Actes du colloque de Rome, 21-23 novembre 1985. Rome : École Française de Rome, 1988. pp. 13-19. (Publications de l'École française de Rome, 107);

https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1988_act_107_1_3307

Fichier pdf généré le 29/03/2018

RENÉ RÉMOND

TOCQUEVILLE ET LA NOBLESSE

La volonté des organisateurs de ce colloque d'observer l'ordre de succession qui est notre maître à tous dès lors qu'on adopte une démarche historique, a placé au tout début de nos travaux, comme en lever de rideau, la communication qui m'a été demandée sur Tocqueville et la noblesse. Honneur redoutable dont le bien-fondé m'est apparu avec une évidence croissante à mesure que je progressais dans la lecture de Tocqueville et l'étude du sujet. Pour deux raisons au moins. La première est le caractère éminemment comparatif de sa réflexion : à la différence des esprits enfermés dans le cadre étroit d'une histoire nationale, l'auteur de *La démocratie en Amérique* a pensé trouver la réponse à quelques-unes des questions qu'il se posait à propos de la France dans l'observation d'autres pays : étudiant l'Amérique, il y cherchait et pensait y trouver plus que l'Amérique. Il a voyagé avec la préoccupation d'enrichir sa compréhension des faits sociaux : son enquête s'est étendue, en plus des États-Unis, au Canada voisin où il a fait une brève incursion : il y a découvert une société restée proche de la vieille France, où le régime féodal est encore en vigueur, même atténué, et noté que les seigneurs y suscitent une certaine impopularité. Il connaît bien l'Angleterre, un peu la Sicile et s'est intéressé à l'Allemagne rhénane. Il a ainsi réuni les éléments d'une investigation comparative. Quel meilleur exemple concevoir pour un colloque comme le nôtre qui a l'ambition d'étudier les noblesses européennes dans un vaste cadre géographique ! Tocqueville montre la voie où nous engager. En second lieu voulant comprendre le spectacle qu'il a sous les yeux, que lui offre la société contemporaine, il en demande la clé au passé : il adopte une démarche rétrospective qui scrute les origines et les commencements. À la fois comparative dans la simultanéité et historique à travers les âges, la réflexion de Tocqueville a deux raisons d'être initiatrice de nos échanges.

Est-il nécessaire de rappeler que la noblesse n'est pas pour Tocqueville une notion ni une réalité étrangères? Il lui appartient par ses deux ascendances : des deux côtés il s'inscrit dans une longue lignée. Son père a été élevé à la pairie en 1827. Presque tous ses amis, notamment les plus chers, Gustave de Beaumont, Louis de Kergolay, sont aussi des aristocrates de vieille souche. À l'étranger il se découvre des affinités avec l'aristocratie anglaise et n'en rougit point. De ses origines il a conscience d'avoir hérité une tradition de service public et un sens de l'honneur qui est la vertu propre des temps aristocratiques. Il dira un jour : «C'est parce que je suis le petit-fils de M. de Malesherbes... que j'ai écrit ces choses». Il a vu dans l'exercice des fonctions préfectorales par son père le rôle d'une élite médiatrice entre le pouvoir et le peuple. Tocqueville restera toute sa vie attaché à sa classe : André Jardin, le meilleur connaisseur de Tocqueville et à qui je suis redevable d'une partie de cette communication, en produit une preuve tirée d'une lettre que le député de la Manche adressa en 1849 au nouveau préfet du département, qui était de bonne noblesse bourguignonne et le premier préfet qui ne fût pas roturier depuis de longues années : «La communauté d'origines, de traditions, d'habitudes et de position sociale me donnent... une confiance que je n'ai jamais eue, je vous le confie, l'habitude de montrer aux divers représentants du pouvoir que nous avons eus dans le département depuis dix ans». Il n'est pas pour autant prisonnier des préjugés nobiliaires : il a précocement pris conscience de l'anachronisme des valeurs sociales révérees par sa caste : logique avec lui-même, il ne les exclut pas de l'application du doute méthodique qu'il a résolu d'exercer à l'encontre des réalités sociales. «Je n'ai pas de tradition, je n'ai point de parti, je n'ai pas de cause, si ce n'est celle de la liberté et de la dignité humaine».

J'ai relu en vue de cette communication une partie des écrits de Tocqueville : l'honnêteté me fait un devoir de préciser que je n'en ai pas lu la totalité : l'œuvre publiée dans la grande édition en cours des *Œuvres complètes* est considérable et je n'ai pas eu le loisir de me jeter dans l'océan de sa correspondance. Je crois avoir cependant pris une vue exacte de la pensée de Tocqueville sur le sujet et, au risque de décevoir l'attente, je dois confesser que la récolte est maigre. Tocqueville parle peu de la noblesse : en revanche il a beaucoup parlé de l'aristocratie, terme antithétique de la notion de démocratie qui a stimulé sa réflexion. Lui-même a précisé le rapport qu'il établissait entre les deux termes dans le texte, le plus riche à cet égard que j'aie rencontré, qui figure dans un écrit de 1836 rédigé pour paraître dans une revue bri-

tannique, la *London and Westminster Review* à la demande de l'un de ses amis anglais et dans lequel on peut discerner comme la matrice du livre qu'il écrira, vingt ans plus tard, *L'Ancien Régime et la Révolution*.

«Les Anglais n'ont point dans leur langue d'expression qui rende exactement l'ancienne idée française de *noblesse*. *Nobility* dit plus et *gentry* moins. Aristocratie n'est pas non plus un mot dont on doit se servir sans commentaire. Ce qu'on entend généralement par *aristocratie*, en prenant le mot dans son sens vulgaire, c'est l'ensemble des classes supérieures. La noblesse française était un corps aristocratique; mais on aurait tort de dire qu'elle formait à elle seule l'aristocratie du pays; car à côté d'elle se trouvaient placées des classes aussi éclairées, aussi riches et presque aussi influentes qu'elle. La noblesse française était donc à l'aristocratie d'Angleterre telle qu'elle existe de nos jours, ce que *l'espèce* est au genre; elle formait une caste, et non une aristocratie. En cela elle ressemblait à toutes les noblesses du continent».

Texte important qui élargit la perspective aux dimensions de l'ensemble de l'Europe et qui éclaire le sens que Tocqueville donne à ces deux termes qui pourraient paraître proches. Par aristocratie il entend une élite ouverte et qui se renouvelle par l'afflux de talents nouveaux. La noblesse est une caste fermée et menacée de ce fait de s'éteindre ou de s'étioler. La caractéristique de la «noblesse anglaise», en donnant pour cette fois au mot un sens plus général, est d'avoir su se faire accueillante à la fortune, ouverte au talent; c'est le secret de sa longévité et de sa résistance à la poussée démocratique. C'est aussi sa différence avec la noblesse française (le mot étant cette fois pris dans son acception précise), qui s'était sur la fin de l'Ancien régime fermée jusqu'à devenir une caste: ce repli a précipité sa chute et l'a rendue inéluctable.

«Les Français n'avaient pas seulement une aristocratie, mais une noblesse, c'est-à-dire que de tous les systèmes de gouvernement dont l'inégalité forme la base, elle avait conservé le plus absolu et, si j'ose dire, le plus intraitable» (*De l'état politique et social de la France avant et depuis 1789*).

* * *

Pour l'auteur de *La Démocratie en Amérique* le passage des sociétés aristocratiques, fondées sur l'inégalité, aux sociétés démocratiques, reposant sur le postulat de l'égalité, est le plus grand fait historique contemporain et il s'est attaché à élaborer une sorte de typologie des

rapports entre pouvoir et société à partir de ce constat. Il distingue sous ce rapport quatre cas de figure.

Aux États-Unis la démocratie s'est instaurée d'emblée sans avoir à vaincre la résistance d'une aristocratie ni à extirper les vestiges d'une inégalité historique. Situation originale qui frappe les Européens; avec l'inclination de ses contemporains à établir des correspondances entre les phénomènes physiques et les faits sociaux, entre la nature et la société, Goethe s'était réjoui d'apprendre qu'il n'y a pas en Amérique trace de volcanisme : celui-ci n'est-il pas la remontée des profondeurs de produits antérieurs? Il y voit un signe de la prédestination qui a préservé les États-Unis de l'ordre féodal.

Cas exactement contraire : celui de la France qui avait une ancienne aristocratie et a fait une révolution pour l'abolir. Depuis, la démocratie y a triomphé dans les principes et les institutions.

Ailleurs, dans la plupart des pays européens, la société aristocratique oppose une résistance obstinée qui, au moment où écrit Tocqueville, n'a pas été surmontée, au principe d'égalité et à l'avènement de la démocratie.

Le cas de la Grande-Bretagne est original : elle n'échappe pas à la contagion de la démocratie, mais le passage d'un type de société à l'autre s'y effectue sans secousses, par une transition insensible : il n'en est pas moins inéluctable et l'aristocratie n'a évité les convulsions révolutionnaires qu'en composant avec les aspirations populaires. Tocqueville a été très frappé, pendant un séjour en Angleterre, par une scène dont il fut témoin, un meeting où, après de nombreux orateurs de l'aristocratie, un homme du peuple a pris la parole avec une force extraordinaire à laquelle les autres orateurs ont rendu hommage. Tocqueville a pensé voir dans cette scène l'illustration du conflit entre les deux principes et a compris que « l'aristocratie était obligée de se laisser primer sans mot dire, bien plus, contrainte de flatter les préjugés et les passions de la démocratie ». D'autre part l'aristocratie britannique a eu la sagesse de rester ouverte et de permettre à la richesse d'y accéder : plutôt que de supprimer la noblesse, les classes moyennes rêvent alors d'y pénétrer à leur tour. Néanmoins la marche vers la démocratie est inéluctable et l'aristocratie britannique ne peut prétendre qu'à ralentir le mouvement et à préserver ses distinctions honorifiques.

Ainsi dans trois cas sur quatre l'aristocratie livre un combat en retraite. Pourrait-on imaginer un mouvement de sens contraire, vers la restauration d'une noblesse, ou son instauration dans le seul pays qui n'en ait pas connu, les États-Unis? Tocqueville évoque furtivement l'hy-

pothèse dans *La démocratie en Amérique* : « Il y a des gens parmi nous qui s'attendent à voir une aristocratie naître en Amérique, et qui prévoient déjà une exactitude de l'époque où elle doit s'emparer du pouvoir ». Tocqueville ne croit absolument pas à une telle éventualité et il en dit les raisons. D'une part toute noblesse naît de la conquête : condition préalable qui fait défaut aux États-Unis, devenus indépendants. En outre pour durer une aristocratie a besoin de fonder l'inégalité en principe légitime. Il n'y a « pas un seul peuple qui, livré à lui-même et par ses propres effets, ait créé une aristocratie dans son sein. On a vu des sociétés qui . . . sont, pour ainsi dire, nées aristocratiques et que chaque siècle amenait ensuite vers la démocratie. (L'inverse), voilà ce qui serait nouveau dans le monde ». Ainsi l'évolution historique tend-elle à substituer la démocratie à l'aristocratie et à réduire le rôle des noblesses.

* * *

La tentative de Tocqueville, poursuivie au long des années, pour expliquer la Révolution impliquait une analyse de l'évolution du rôle de la noblesse à ses origines et de son déclin dans la société française. Les deux faits sont en effet étroitement liés : il a centré le tableau de la France à la veille de 1789 sur la situation de la noblesse et il a été un des premiers historiens à attirer l'attention sur la révolution aristocratique de 1787-1788 comme prodrome et cause prochaine de la Révolution. Il a aussi inscrit les antécédents immédiats de la grande crise révolutionnaire dans une perspective à très long terme que ne renieraient pas nos adeptes contemporains de la longue durée :

« Si à partir du XI^e siècle, vous examinez ce qui se passe en France de cinquante en cinquante années, au bout de chacune de ces périodes, vous ne manquerez pas d'apercevoir qu'une double révolution s'est opérée dans l'état de la société. Le noble aura baissé dans l'échelle sociale, le roturier s'y sera élevé; l'un descend, l'autre monte. Chaque demi-siècle les rapproche, bientôt ils vont se toucher ». (*L'état social et politique de la France . . .*)

Tocqueville énumère les diverses causes qui ont concouru au déclin de la noblesse et qui ont fait que la révolution s'est tournée contre l'aristocratie. Le thème de son appauvrissement revient avec une fréquence particulière : il a consacré à cet aspect de longues recherches d'archives et conclu qu'elle n'a cessé de s'appauvrir depuis des siècles. Il impute une part de responsabilité au préjugé interdisant aux nobles

d'exercer la marchandise ou de faire du commerce, à peine de dérogeance, à l'opposé de la pratique anglaise. Le phénomène n'est pas propre à la France et Tocqueville voit dans sa généralité une confirmation de son explication :

«Cet appauvrissement graduel de la noblesse se voyait plus ou moins, non seulement en France, mais dans toutes les parties du continent, où le système féodal achevait, comme en France, de disparaître sans être remplacé par une nouvelle forme de l'aristocratie. Chez les peuples allemands qui bordent le Rhin, cette décadence était surtout visible et très remarquée». (*L'Ancien Régime et la Révolution*).

La noblesse française s'est laissé progressivement écartier du détail du gouvernement qui seul permet à une aristocratie de conserver de l'influence sur le peuple. Elle n'a pas su davantage se charger de fonctions nouvelles qui eussent compensé celles dont elle était dessaisie. De ce fait elle n'a conservé de ses privilèges anciens que ceux qui font détester les aristocraties et non ceux qui les font aimer : tels les privilèges d'argent qui sont à la fois les moins importants pour sa position et les plus impopulaires. Tout concourait ainsi à son déclin et à sa perte.

Tocqueville ne formule pas ce constat sans regret : on sent percer ici ou là une certaine nostalgie de l'ordre social traditionnel qui préservait des relations humaines et d'un âge où l'aristocratie exerçait un patronage sur ses subordonnés.

«Placés à une distance immense du peuple, les nobles prenaient cependant au sort du peuple cette espèce d'intérêt bienveillant et tranquille que le pasteur accorde à son troupeau ; et, sans voir dans le pauvre leur égal, ils veillaient sur sa destinée, comme sur un dépôt remis par la Providence entre leurs mains... (*L'état social et politique de la France...*).

De cette forme de rapports ne subsiste-t-il pas quelque chose dans les relations que l'auteur de la *Démocratie* entretient à Tocqueville avec ses villageois ? On connaît la page célèbre des *Souvenirs* sur les élections d'avril 1848 : Tocqueville, qui a d'abord cherché à se fondre dans la troupe des électeurs en marche vers le chef-lieu, est convié par eux à se placer à leur tête, et arrivant en vue de Saint-Lô, il leur adresse un petit discours : quelle revanche sur le nivellement démocratique et quelle satisfaction le descendant d'une noble lignée a dû savourer dans l'hommage spontané rendu par ses concitoyens au prestige de la noblesse et au souvenir des services rendus pendant des siècles ! Aux États-Unis un sentiment analogue s'était fait jour chez lui au spectacle

d'élections qui n'excluaient pas les descendants des anciennes familles : la comparaison entre la totale absence d'animosité chez les électeurs américains et le ressentiment contre les nobles qui anime les électeurs français lui inspirait des réflexions désenchantées et un retour sur sa propre expérience : aux élections de 1837, note-t-il, l'élection s'est faite au cri de Point de nobles!

Tocqueville sait aussi que la domination de l'aristocratie a préservé certaines valeurs et reconnaît qu'elle eut un rôle politique utile : « Pendant que la noblesse jouissait de son pouvoir, et longtemps encore après qu'elle l'eut perdu, l'honneur aristocratique donnait une force extraordinaire aux résistances individuelles ».

Mais le passé est le passé et l'évolution irréversible. La Révolution, qui a précipité le déclin commencé depuis des siècles de la noblesse française, a continué de développer ses conséquences au-delà de 1789. Avant de prendre congé de Tocqueville pour laisser notre réflexion prendre son essor écoutons-le, une fois encore, dégager, quelques mois avant qu'éclate la révolution de 1848, la portée à très long terme de l'événement : « Vue de loin et dans son ensemble, on l'a remarqué avec raison, la révolution française de 1789 à 1830 n'apparaît que comme une longue et violente lutte entre l'ancienne aristocratie féodale et la classe moyenne... Les événements de 1830 ayant achevé d'arracher définitivement le pouvoir à la première pour l'enserrer dans les limites de la seconde ». (*De la classe moyenne et du peuple*, 1847).

La sympathie et la nostalgie pour l'ordre ancien n'ont pas altéré sa lucidité ni celle-ci entravé la compréhension de ce qu'il y eut de grand dans le gouvernement aristocratique. Quelle meilleure introduction concevoir pour notre réflexion dans la durée sur les noblesses en Europe!

René RÉMOND